Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 8 (1870)
Heft: 24

Artikel: Les carrousels rivaux
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-180865

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 14.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

ment quand M. Favrat est de la partie et qu'il assaisonne chaque bouchée d'un bon mot, sans préjudice aux anecdotes désopilantes du dessert.

N'oublions pas de mentionner une agréable surprise occasionnée par l'arrivée sur table de nombreuses bouteilles d'excellent Montreux, avec étiquette et bouchon goudronné, notez bien. C'est que, en pleine montagne, au pied de Jaman, une aubaine pareille n'est pas peu de chose pour nous autres Vaudois. Puisse M. le juge D., l'auteur de cette généreuse et aimable attention, ne pas oublier la course de l'an prochain!

Le retour se fit par Glion, en suivant un sentier ombragé qui longe la rive gauche de la baie de Montreux. A dix minutes des Avents, ce sentier fait un long détour qu'on peut abréger en coupant par le plus court. Mais pour jouir de cet avantage il faut franchir une pente gazonnée d'une roideur intolérable. Quelques-uns d'entre nous y regardèrent à deux fois et hésitèrent; le plus courageux s'y lança, et quelques secondes après nous le vîmes rouler au bord du torrent où le jeta violemment cette course forcée.

Je suivis son exemple; d'autres vinrent sur mes pas, et je ne tardai pas à voir passer à mes côtés, avec une vitesse incroyable, une espèce de pelotte humaine, avec deux jambes en l'air, qui me montra quatre fois les mêmes phases dans son mouvement de rotation. La rapidité de cette descente incongrue ne me permit pas de distinguer nettement les formes de l'objet. Arrivé au bas, je reconnus un professeur occupé à faire l'inventaire de sa personne afin de s'assurer s'il n'avait rien perdu dans le trajet.

Ce petit incident nous égaya jusqu'au Righi vaudois. Là nous fîmes une petite halte. Une joie indicible animait notre gent écolière. Des touristes anglais admiraient cette jeunesse en fête. — « Aoh! vos petious zenfants sont bien intéressantes; aoh! ils étaient beaucoup chauds; le sueur il coulait sur leur piauvre petit figure, aoh!... »

Nous entrâmes dans une auberge pour prendre quelques rafraîchissements; mais nous fûmes servis avec une telle lenteur que je ne m'en expliquai la cause qu'après avoir réfléchi que nous étions des naturels du pays; car à plusieurs reprises on vint nous dire : « Chut!! s'il vous plaît, Messieurs, pas si haut; nous avons des étrangers au-dessus!... »

Eh, quoi! nous ne pourrons bientôt plus visiter nos belles montagnes que le chapeau à la main et le dos courbé; il n'y aura bientôt plus de rocher, plus de chute d'eau, plus de gorge dans nos Alpes où quelque marchand de côtelettes ne vienne vous dire : « Chut! s'il vous plaît, nous avons des étrangers! »

Raconter le retour à Lausanne, en chemin de fer, est chose impossible, tant la scène était étourdissante de gaîté et d'entrain dans le train. Ce n'était que refrains patriotiques, petits discours improvisés, acclamations frénétiques, vivats, etc.

Il y eut cependant au milieu de cette expansive jeunesse un moment de réel et touchant enthousiasme. « Au lieu de ces vivats à tout propos, dit un des maîtres, quand vous apercevrez l'obélisque de Cully, criez : Vive Davel! pour honorer la mémoire de ce martyr de l'indépendance du canton de Vaud! Et quand vous serez en face de Lutry, criez : Vive Victor Ruffy! »

Comme on peut le croire, la recommandation fut chaleureusement accueillie et vigoureusement exécutée.

Et combien j'en passe d'incidents de toute espèce, de reparties malicieuses et d'innocentes espiègleries qui se donnaient essor entre les couplets de chansons que tout le monde commençait et que nul ne savait finir.

Je ne parle, du reste, que de mon wagon; ce qui se passa dans les autres . . . . . .

Ainsi fut l'aller, ainsi fut le retour.

Mais un autre retour, celui des choses d'ici-bas, se fit sentir deux jours plus tard par l'arrivée d'une lettre du juge de paix de Montreux, invitant poliment messieurs les professeurs à payer une note de *169 francs* pour herbe foulée, frais d'expertise, etc.

Il faudra bien s'exécuter; mais le fait est excessivement regrettable pour nos établissements d'instruction publique. Que diront nos neveux alors qu'ils liront dans les comptes du directeur du Collége ou de l'Ecole industrielle : « payé 169 francs de foin pour les élèves!... » Ils se feront une singulière idée de notre système d'éducation. L. M.

Les anciens Lausannois se rappelleront sans doute que les revues et les avant-revues étaient, il y a quelque cinquante ans, de véritables fêtes qui attiraient sur Montbenon la majeure partie de la population de la ville et des environs.

Deux personnages jouaient ordinairement un certain rôle dans ces réunions militaires : c'étaient *Viret*, ouvrier *teinturier*, et Tranchet, *coupeur* (fendeur) de bois. Ils offraient l'un et l'autre à la jeunesse le jeu connu à Lausanne sous le nom de *carrousel* (jeu de bagues). Toutes les places n'étant pas également favorables à ce divertissement productif pour ses propriétaires, il s'en suivit un jour une rixe de préférence. C'est ce fait que l'auteur des quelques vers suivants a essayé de raconter. Quant aux autres acteurs de ce drame, Goncet, Troillet, Cambredon, etc... ils sont parfaitement connus de ceux qui se rappellent nos deux héros. *Margot la balafre*, en sa qualité de *recruteur* (racoleur) pour le service de France, avait une réputation de crânerie qui légitime le rôle qu'on lui fait jouer. Ajoutons enfin qu'il y avait à cette époque, au Pont, une fabrique d'eaux gazeuses sous la raison Verre et Targe; qu'un nommé Nicolet tenait un cabaret au bas de Montbenon et que Piolet et Sion étaient les pâtissiers-confiseurs à la mode.

Les carrousels rivaux.

Muse des grands héros, viens accorder ma lyre;
Fais briller dans mes vers la flamme qui t'inspire,
Ils doivent retracer les hauts faits éclatants
De deux rivaux fameux, illustres combattants.
Tu les vis, Montbenon, entrer dans ton arène;
Tu frémis à l'aspect de cette horrible scène;
Jamais, dans ton enceinte, on ne vit tant d'exploits
Dignes de fatiguer la déesse aux cent voix!

C'était dans la saison où l'humeur belliqueuse,
Vient saisir des Vaudois l'élite valeureuse ;
Les braves défenseurs du plus heureux Canton,
Font des travaux de Mars retentir Montbenon.
On voit sur cette place accourir tous les âges ;
La beauté, du guerrier vient chercher les hommages ;
Le vieillard voit ses fils, fiers du nom de soldats,
Prêts à marcher sans crainte au devant du trépas.
De Piolet, de Sion, toutes les succursales,
L'une ici, l'autre là, forment de vrais dédales.
La Violon classique et de jeunes beautés
Offrent aux promeneurs leurs mets par trop vantés,
Et, leurs grâces aidant, chez de jeunes novices,
Par d'aimables propos, font naître maints caprices.
Sous des tentes, Bacchus protége ses suppôts,
Qu'attirent les bons crûs de La Côte et Lavaux.
Pour compléter la fête, on voit de place en place
Des jeux faits pour charmer l'oisive populace ;
Ici, c'est un cadran, dont l'aiguille au hasard
Attire sur son cours maint envieux regard ;
Là, près d'une roulette, une nombreuse foule
Suit avec intérêt le chemin d'une boule :
L'un maudit son destin, l'autre vante son sort,
Et dans le même lieu, la nuit les trouve encor.

Mais, quels sont ces plaisirs que l'intérêt sordide
A pu seul enfanter dans son cerveau perfide,
Que la mollesse, enfin, offre aux bras énervés ?
Que sont-ils près de ceux que vous avez créés ?
O généreux Vaudois ! que Lausanne vit naître !
Si jamais la Patrie a pu vous méconnaître,
Si de vos actions, le bruit toujours croissant,
N'a su trouver chez nous un cœur reconnaissant
Qui chantât vos vertus, vertus dignes d'envie,
Demandez-en la cause à votre modestie.
Mais je veux, malgré vous, célébrer dans mes vers
Des noms qui parviendront au bout de l'univers.

Votre art sait par des jeux former notre jeunesse
A guider un coursier, à dompter sa vitesse ;
Vous donnez à son choix l'Andalou, l'Alezan,
Le superbe Numide ou le large Normand.
On les voit tout bouillants, sur leur fière monture,
Lui donner avec grâce une brillante allure,
Et dans tous les périls où vous guidez leurs pas,
Ils montrent des héros le courage et le bras.

Muses ! redites donc, chantez à la Patrie,
Ceux qui pour la servir lui consacrent leur vie
A former ses enfants aux grands jeux des tournois,
Où la lance en arrêt, ils se couvrent d'exploits !
Chantez, Muses, chantez, Renommée légère,
Prends ton rapide essor ; qu'aux deux bouts de la terre
On exalte ton nom, intrépide VIRET !
Et le tien, valeureux et robuste TRANCHET !

Tous deux, rivaux de gloire et de reconnaissance,
De nombreux spectateurs recherchant la présence,
Fiers de vous surpasser et braves tous les deux,
Le poing dut décider la place de vos jeux !
Toi, *Tranchet*, le premier, plein d'une noble audace :
Mon carrousel, dis-tu, sera sur cette place !...
Puis, faisant appeler Gisclon, son serviteur,
Il lui parle en ces mots, qu'il dit avec chaleur :
— Gisclon, c'est le moment de me prouver ton zèle ;
Cent fois tu m'as juré d'être à jamais fidèle ;
Si ton cœur a parlé, qu'il le prouve aujourd'hui.
Arme-toi de courage, et qu'avant qu'il soit nuit
Mon carrousel monté, sur Montbenon se voie. —
Il dit, et d'une hotte empoignant la courroie,
Il la met sur le dos du fidèle Gisclon.
Chevilles, clous, marteaux en garnissent le fond :
Pièces de bois, de fer, soliveaux, engrenages
Formeront le sujet des deux premiers voyages,
Et dans ceux qui suivront, un superbe coursier
Sur la hotte placé fera gémir l'osier.
Mais bientôt, par les soins de Gisclon l'intrépide
Tous ces morceaux épars forment un tout solide ;
Le carrousel monté présente aux curieux
Ce que l'art a produit de plus ingénieux.
La nuit vient, et Gisclon dont la tâche est remplie
Se rend vers sa moitié, compagne de sa vie.

Cependant, de *Viret* les forts pressentiments
Lui font de son rival prévoir les mouvements.
Son esprit inquiet et son âme agitée
Viennent à chaque instant obscurcir sa pensée ;
Il le voit, ce rival, à l'endroit établi
Que lui-même, en secret, il a déjà choisi,
Sur un trône élevé, remporter les suffrages
Et le braver sans honte au milieu des hommages !
Mais non, dit-il enfin, sortant de sa stupeur,
Viret lui prouvera qu'il est homme d'honneur,
Et que, réunissant le courage à la force,
Il cache un cœur d'airain sous une rude écorce.
Se tournant aussitôt vers son cher compagnon :
— O toi ! dont la valeur célèbre en ce Canton
Peut servir mes projets dans ce moment critique,
Permets, brave Goncet, qu'un instant je m'explique.
A de trop longs discours ne perdons pas de temps ;
Je ne veux pas ici rappeler tes talents,
Tu prendrais mes propos pour de la flatterie,
Quand ma voix, franchement, est une voix amie.
Lausanne te connaît, et tous les charbonniers
Pourront dire comment tu vides leurs paniers,
Et la Tiasse saura redire à ta mémoire
Que jamais dans sa *pinte* on ne verra mieux boire ;
Que ton front charbonné sut prendre à l'hameçon
Plus d'un joli minois au bois de Montbenon.
Mais déjà je m'oublie, et le temps qui me presse
Me rappelle à grands cris à ce qui m'intéresse.
Ecoute donc, Goncet, avant que le soleil
Ait au monde annoncé le moment du réveil,
Prêt à tout entreprendre, en brave capitaine
Je te trouve placé vers le haut du Grand-Chêne ;
De là, grossie encor de Taillens, Cambredon,
Notre troupe à grands pas ira sur Montbenon,
Et sur la place même où je prétends me mettre
Je saurai m'établir et m'en montrer le maître ;
Non, non, jamais *Viret* ne cédera le pas,
Ou *Tranchet* sentira la force de son bras.
Ainsi parla *Viret*, et sûr de sa puissance,
Regagna son logis, le cœur plein d'espérance ;
Plaça son casque à mèche, éteignit son lampion
Et se glissa sans bruit auprès de son tendron.

Cependant de Phébus la lumière rapide
Commençait à chasser la Nuit au voile humide ;
Mais tout Lausanne encor était dans le repos ;
Viret seul de Morphée a banni les pavots,
Et secouant sa femme encor tout endormie,
Il l'embrasse et lui dit : — Je pars, ma tendre amie,
Ton époux va prouver qu'il est digne de toi,
Que c'est un noble cœur qui captiva ta foi.
Il dit et disparaît, joint Taillens, Cambredon,
Son digne ami Goncet et va sur Montbenon.

Muses, redites-moi quels accès de colère
Montèrent au cerveau de cette troupe altière,
Quand elle vit de loin paraître un carrousel !
Que ne puis-je emprunter un art surnaturel
Pour peindre les transports qui soudain t'agitèrent
O *Viret!* quand tes yeux cet objet rencontrèrent !
Sur ton front bleu de ciel, on vit au même instant
Et les couleurs d'Iris et celle d'un mourant.
Mais bientôt rappelant son audace première,
Viret fait sur deux rangs placer sa troupe fière,
Il se met à sa tête et marchant à grands pas,
Il va chercher la gloire ou trouver le trépas.

Cependant, de *Tranchet* la valeur engourdie
Réclamait à grands cris un verre d'eau-de-vie ;
Son fidèle Gisclon qui le suit en tous lieux,
Savourait avec lui ce jus délicieux ;
Tous deux, maîtres dans l'art de bien vider un verre,
Riaient de la science et de Targe et de Verre ;

Afin de surveiller les travaux de *Viret*
Ils avaient préféré la pinte à Nicolet ;
Admiraient de Gisclon le magnifique ouvrage,
Et par de gais propos réchauffaient leur courage ;
L'eau-de-vie, à grands flots, sortant de sa prison,
Leur faisait ressentir l'effet de son poison,
Quand Troillet, tout à coup, à leurs yeux se présente ;
Troillet qui décida mainte action sanglante :
— Que faites-vous, dit-il, piliers de cabaret,
Voyez ce carrousel attaqué par *Viret ;*
Que faites-vous ici, quelle est votre conduite ?
Sachez donc que l'on dit que *Tranchet* prend la fuite,
Qu'il ne peut résister aux bras des assaillants ;
Partez, marchez, courez, ne perdons pas de temps. —
Ainsi parla Troillet ; et brûlant de combattre
Tous sautent les degrés deux à deux, quatre à quatre ;
Aussi prompt que l'éclair, l'intrépide Gisclon,
Va souffleter Taillens, terrasser Cambredon ;
Mais un revers de main que Goncet lui dédie
Le force à modérer sa brutale énergie.
Goncet, qui voit Gisclon prêt à recommencer,
Pour combattre avec lui cherchait à s'élancer,
Lorsqu'au même moment il aperçoit son maître,
Tout près d'être assommé par le marteau d'un traître.
Aussitôt, saisissant un massif soliveau,
Il porte à Cambredon un coup sur le cerveau ;
Mais celui-ci l'évite, et la poutre pesante
Va chez les *biscaumiers* répandre l'épouvante.
Elle tombe !... Aussitôt biscaumes et croquets,
Bouteilles de sirop et petits pains tout frais
Sont par elle envoyés loin de leur résidence,
Et sirops et liqueurs coulent en abondance !

Mais déjà, de fort loin, Picard le *biscaumier*
Aperçoit les dégâts commis dans son quartier ;
Il avait laissé là son épouse charmante,
Il craint pour ses beaux jours, il court, il se lamente,
Arrive et reconnaît... ô douleur ! sa moitié
Sans coiffe !... et que Gisclon maltraitait sans pitié.
A ce poignant aspect ses forces l'abandonnent ;
De mille bruits confus ses oreilles résonnent.
Il cherche, mais en vain, son ancienne valeur ;
Des mots entrecoupés disent seuls sa douleur ;
Avec peine il étreint sa femme désolée,
Et recouvre son sein, sa tête échevelée !...

Mais le combat est loin de toucher à sa fin ;
La rage des rivaux ne connaît plus de frein ;
Partout même valeur, même soif de vengeance,
La terreur autour d'eux fait régner le silence !...
Pourrais-je énumérer les coups de poing donnés,
Les coups de pied reçus, sans adresse envoyés,
Les cheveux arrachés du crâne qui les porte
Et les nez et les yeux traités d'étrange sorte ?
Vainement on tentait d'apaiser leur fureur ;
Les deux camps répétaient : Ou la mort, ou l'honneur !
Rien enfin n'arrêtait leur intrépide audace,...
Lorsque l'on vit paraître au milieu de la place,
Celui sous qui tout plie, et dont le seul aspect
Fait trembler le plus brave et le force au respect ;
Le plus grand des héros, du Lapon jusqu'au Cafre,
Pour tout dire en un mot,.., c'est MARGOT LA BALAFRE !
— Arrêtez ! cria-t-il, d'aussi loin qu'il les vit,
C'est moi qui vous l'ordonne et veux être obéi ;
Si l'un des deux partis réplique quelque chose,
Ce sera moi, MARGOT, qui prendrai fait et cause.
De votre différend, je connais le sujet ;
Suivez-moi tous en paix, ici, chez Nicolet,
Et qu'en buvant un coup de vin ou d'eau-de-vie
Pour toujours, mes amis, je vous réconcilie ;
Partagez-vous l'honneur, et payez à Margot,
Pour vous avoir calmés, tous les ans, demi-pot !

Septembre 1827. ***

Bibliographie.

MÉMOIRES D'EXIL (Suisse orientale, bords du Léman), par Mme *Edgard Quinet*. Un vol. in-12, Paris 1870.

Il y a deux livres dans ce livre : l'un appartient à la France, l'autre à nous. Est-ce dire que nous soyons aussi indifférents que le croit Mme Quinet aux grandes questions humanitaires ? Non, nous nous taisons, parce que notre voix, nous le savons, ne serait pas entendue par delà nos monts. Est-ce donc que jamais, en France, on a écouté la voix des petits ? Encore avons-nous quelque chance d'être entendus, d'être lus en Allemagne ; mais la France n'écoute pas même ses provinces, elle n'écoute que Paris. Nous faisons donc, je le crois, preuve de sagesse, en nous renfermant dans la condition qui est la nôtre, en ne donnant notre confiance qu'à l'étranger que nous avons appris à connaître, à estimer, à aimer, et nous gardant, faible ruisseau des Alpes, de courir verser notre flot dans les grandes eaux.

Laissons donc, quelque vif intérêt qu'elle ait pour nous, la partie du livre de Mme Quinet qui regarde la France ; aussi bien, comme elles sont aimables, comme elles sont charmantes les pages de ce livre qui nous concernent ! Arrivés à Veytaux, les exilés sont sous le charme. Ecoutez : « La fontaine du village occupe la place d'honneur au milieu du hameau, en face de la maison communale. C'est le forum rustique ; c'est là aussi près des claires eaux que babillent, penchées sur leur ouvrage, les lavandières. Mais la clochette des vaches a retenti, elles encombrent un des côtés de l'abreuvoir. Dès quatre heures du matin, le petit chévrier de Veytaux a mené son troupeau vers la plus haute pointe de Naye en sonnant son cornet ; son petit frère a gardé une chèvre ou deux et les poursuit à travers le village.

» Tout est travail, sérieux labeur dans cette ruche humaine qui s'éveille et bourdonne, dans cette population aisée, riche, où l'on ne trouve pas un pauvre, où tous sont propriétaires, où plus d'un paysan possède deux à trois cent mille francs de bien, au soleil.

» Vignerons, bûcherons, jeunes et vieux, sont là dans les vignes, dans le village... Les uns empilent le bois et le tassent en moules, d'autres déchargent l'énorme chariot de foin qui encombre la largeur de la rue. Grande ouverte est aussi la porte de la cave, et les maîtres de céans y reçoivent les amis ou les marchands de vin d'Yvorne, comme dans un salon. On essaie le vieux ou le nouveau ; le prétexte ne manque jamais. La cave, dans ce pays, c'est le casino...

» Le paysan vaudois cause politique, administration avec une aussi parfaite connaissance des choses qu'un conseiller d'Etat suisse. Comment en serait-il autrement ? Il est le souverain ; dès son enfance, il a appris le manuel des droits et des devoirs du citoyen vaudois.

» Ces hommes, ces enfants, que vous rencontrez dans la rue, chargés d'instruments de travail, portent au cœur le sentiment de leur souveraineté et de leur affranchissement d'esprit, grâce à la république, grâce à l'école. »

Arrive Gleyre. Il n'est pas Français, mais il est de Paris, et les exilés croient voir la patrie leur tendre les bras. Ce grand artiste, dont chaque œuvre étend la renommée, est en même temps un caractère, un de ces hommes rares, dont les convictions politiques suffiraient pour détruire la fâcheuse alliance des mots : art et scepticisme... Par sa physionomie, ses gestes expressifs, le peintre illustrait ses récits comme par autant de vignettes. En deux mots, par la seule physionomie, il faisait un portrait frappant de ressemblance ; d'un simple geste, il peignait ces prétendants qui attendent qu'on leur porte les clés des villes sur un plat d'argent...

Mais assez. Ne déposons pas toutefois les *Mémoires d'exil* sans avoir dit de quel respect et de quelle sympathie nous entourons les exilés, et combien tout témoignage de leur bienveillance trouve promptement le chemin de nos cœurs.

L. V.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE.